EXPOSÉ

Les promesses de lieux pour la métropole en devenir : pour quels liens ?[1]

À travers le phénomène de métropolisation, l'auteur analyse les passages successifs et aléatoires qui vont de l'espace au lieu, puis du lieu au lien. Derrière les théorisations, il envisage les enjeux des transformations actuelles par rapport à l'humain qui habite ou fréquente ces lieux.

Dominique Pagès
Maître de conférences
CELSA
Université Paris-Sorbonne

Mots-clés :
Culture
Milieu urbain
Qualité de vie
Urbanisme

« *Kublai demande à Marco : toi qui regardes autour de toi et vois les signes, tu sauras me dire vers lequel de ces avenirs nous poussent les vents propices* ».

Les villes invisibles, Italo Calvino[2]

Quels rapports aux lieux nos sociétés plus ou moins ouvertes au processus dit de mondialisation entretiennent-elles ? Quelle place leur donnent-elles, elles qui sont de plus en plus contraintes par la logique des flux et des échanges (flux de personnes, de biens, d'informations, flux financiers) ? Plus particulièrement, pourquoi et comment "la lutte des lieux" semble motiver l'actuel projet de métropolisation de nos agglomérations européennes dont l'un des enjeux est de créer de grands ensembles territoriaux plus ou moins continus et délimités ? Quel sens donner aux réseaux de lieux ou, plutôt, à ces archipels de lieux que dessinent les actuels scénarios de la métropole dite durable et créative ?

Cet article se propose d'ancrer ces questions dans l'actualité, celle du projet de métropolisation parisienne (qu'il se nomme Grand Paris ou Paris Métropole). S'appuyant sur une diversité de textes théoriques, de propositions d'architectes et d'urbanistes portant sur la métropolisation française et plus avant parisienne, de rapports publics et de projets urbains commandés par l'État ou la ville de Paris[3], il interroge leurs promesses de lieux, le plus souvent enjouées, la diversité de leurs formes, de leurs valeurs et des usages qu'ils présument ou anticipent. Quels imaginaires et attentes motivent ces promesses ? Que nous disent ces lieux de nos modes de vie, de nos socialités et de nos rapports sociaux de demain ? Quelles conditions de l'être et

du vivre ensemble présument-ils ? Quelles valeurs esthétiques, démocratiques, sociales les portent ? Le questionnement premier ouvrira ainsi non sur des réponses mais sur quelques hypothèses ouvertes.

Les lieux publics, emblèmes de l'évolution des villes

Depuis l'Antiquité, les modèles de ville se succèdent : la polis grecque que symbolise l'agora, associée spontanément à l'invention de la politique ; l'Urbs et la Civitas, c'est-à-dire la cité romaine et son forum, lieu central de la discussion publique ; la ville médiévale qui voit disparaître l'agora et le forum et s'organise autour des Cathédrales (rempart de la civilité), des marchés et des foires (lieux de la socialité), et des lieux militaires que sont les beffrois et les bastides ; la ville de la Renaissance qui multiplie les lieux et scènes d'exposition du pouvoir mais aussi réinvente les espaces et les lieux publics rendant simultanément possibles la mobilité et l'accueil ; la ville industrielle marquée par l'accélération des flux et la fonctionnalisation des lieux du quotidien ; la ville haussmannienne, soucieuse d'hygiène, de lieux publics (notamment les gares et les lieux d'agrément) et des espaces de circulation ; la ville étalée américaine qui réinvente les lieux et les temps pastoraux ; l'agglomération européenne du 20ème siècle plus ou moins clivée entre son centre muséal et sa périphérie anonyme, entre ses hauts lieux et ses lieux ordinaires ; aujourd'hui, les mégalopoles asiatiques, toutes de hauteurs performatives et d'extensions conquérantes.

Chacun de ces modèles a cherché en son temps à répondre aux contraintes nouvelles que rencontraient les sociétés, à prendre en compte les transformations de l'habiter, du travailler, du partager. Aujourd'hui, le rythme de ces transformations s'intensifie et se complexifie : mondialisation, péril écologique, risques géopolitiques mais aussi décentrement des sociétés occidentales. Les promesses de lieux évoluent. Les grandes villes européennes et leur actuel devenir, plus métropolitain que mégalopolitain, posent de nombreuses questions aux sciences sociales. Ces métropoles qui d'ici la fin du 21ème siècle regrouperont entre 10 et 30 millions d'habitants, plus mobiles que sédentaires, aux appartenances multiples, appellent de nouvelles approches quant à leur organisation et aux expériences spatiales et temporelles qu'elles suscitent. La réflexion sur les lieux urbains n'est pas nouvelle : depuis trois décennies, les lieux de mémoire, les lieux de culture, les lieux de savoir ont fait l'objet de publications nombreuses et ambitieuses[4], souvent en résistance à la montée de ce que certains ont désigné comme des non lieux, des lieux anthropologiquement vidés de sens, ayant perdu leur vertu anthropologique, ne créant que de la solitude et de la similitude.

Le texte de l'ethnologue Marc Augé[5] marqua les années 90 en évoquant d'une plume affûtée ces espaces désaffectés et ces lieux dépossédés de sens, qui ne disent plus rien, ne cherchent pas à créer de liens mais du passage, et que la modernité puis la surmodernité multiplièrent. D'autres textes plus actuels poursuivent et affinent ce constat d'un décrochage entre les lieux et les flux, d'un déséquilibre croissant entre Hestia (les lieux) et Hermès (les flux), en esquissant des pistes pour le retour à des lieux riches, des lieux susceptibles d'accueillir, de motiver, d'encourager des liens de qualité. Ainsi le sociologue Michel Maffesoli dont l'œuvre a toujours cherché à repérer des pratiques sociales naissantes évoque le retour des lieux et des liens émotionnels, le renouveau de socialités fondées sur l'empathie, l'esthétique et l'hédonisme. Le philosophe et rédacteur en chef de la revue *Esprit* Olivier Mongin appelle quant à lui, dans *La condition urbaine*, à la lutte des lieux contre les flux. Mike Davis, essayiste et sociologue américain, propose au fil de son œuvre de fulgurants portraits de "villes monde", "villes hallucinées du néo-capitalisme", accélérant la marchandisation des lieux et leur inscription ludique dans l'univers de la consommation[6].

1. La Métropole et la lutte des lieux

Après avoir inspiré les récits de science-fiction et d'anticipation, la métropole de demain s'énonce comme une grande promesse aux accents utopiques, se proposant de refonder nos modes d'aménagement et de gouvernance, mais aussi nos styles de vie quotidienne. Énoncée comme durable et créative, la métropole en devenir voudrait relier, voire réconcilier des territoires souvent antagonistes : ceux du centre et ceux de la périphérie, ceux de la ville musée et ceux de la ville nouvelle, ceux des cités dites sensibles et ceux des zones périurbaines. La reliance, l'accessibilité, l'interritorialité sont autant de notions clés des projets de métropolisation.

Intéressons-nous aux réponses faites à la consultation portant sur le Grand Paris qui constitua en 2008 un tournant dans l'écriture de la métropolisation : les 10 équipes regroupées autour d'architectes internationaux retenus pour leur réputation et la diversité de leurs approches produisirent des scénarios riches en images, donnant notamment aux lieux une place exemplaire[7]. Pour exemple, les propositions de l'équipe Castro-Denissof : pour le Port de Gennevilliers, une éco-planète, "symbole de la réconciliation et de l'écologie", ainsi qu'un Grand Opéra, simplement copier/coller de celui de Sydney ; pour le Fort de Charenton, sa conversion en château de vacances pour les enfants du Grand Paris ; pour la ville de Vitry une route nationale "sublimée par la création d'un Panthéon à pied, célébrant les grands hommes" ; pour le Port de Gonesse, "une foule du monde multipolaire sur son promontoire", autant de lieux signaux, de lieux de la refondation.

Ces images de lieux tiennent souvent plus de la fiction que de la prospective : elles signifient de manière spectaculaire les transformations attendues ou fantasmées de la ville : elles proposent d'en construire un nouveau regard, d'en permettre de nouvelles interprétations. Ces images photogéniques et emblématiques des valeurs de la métropole désirée, servie par la puissance d'évocation des écritures numériques révèlent les implicites d'une stratégie urbaine, mais aussi les désirs d'une société. Dans quelle mesure peuvent-elles aider au débat et à la discussion autour de la métropolisation, inciter à participer à sa discussion ? La question reste ouverte.

Dans le sillage de cette consultation, ces architectes ont encouragé la création de l'*Atelier International du Grand Paris* (AIGP) dont l'une des missions est de concrétiser à court et moyen terme certains de ces scénarios et surtout d'en susciter d'autres plus réalistes. Le site de l'AIGP met bien en évidence la place des lieux dans le devenir métropolitain puisqu'il tente de repenser la métropole au fil du réseau des 1 000 lieux qui la définissent, d'en établir une carte et un répertoire dynamique : ces lieux feraient "toute la richesse de la métropole parisienne", reliant des territoires aux histoires et aux identités contrastées voire antagonistes. Parmi ces lieux, des sites d'exception, des lieux emblématiques, des mémoriaux, des sites culturels mais aussi des paysages naturels et des évènements. Ce réseau cartographié de lieux géolocalisés, vus de haut (la vision des architectes, des géographes mais aussi celles des aménageurs) peut apparaître hétérogène et limité : il se fonde sur le rayonnement de ces lieux au-delà de la perception locale et sur le repérage de lieux méconnus. La volonté de l'AIGP semble bien être d'affirmer la métropole non par ses frontières mais par ses lieux et leur mise en relation : des lieux reliés et pensés pour réorganiser la vie collective, assurer la cohésion entre les individus et les groupes, mettant au même niveau lieu central/lieu périphérique, haut lieu/lieu culturel ordinaire, lieu récréatif et lieu sportif, lieu patrimonial et lieu émergeant… Mais peu de choses sont dites des liens singuliers qu'ils favoriseraient. Ces lieux nouveaux que l'on nous promet, au-delà de leur diversité, sont tous liés par leur capacité à faire image, à surprendre, à étonner, à faire évoluer nos repères habituels. Ces images illustrent un souci de redéfinir nos paysages quotidiens, mais plus encore nous laissent à penser que la lutte des lieux passe par leur médiatisation et leur mise en scène.

2. Des lieux pour une métropole dite créative et durable

Ce second temps propose un bref voyage de lieu en lieu, abordant aux rives de certains. Dans un troisième temps, nous tenterons de proposer quelques hypothèses et commentaires pour comprendre les liens que privilégie cet ensemble composite de lieux. La métropole dont les limites ne sont pas stables (le Grand Paris pourrait pour certains aller jusqu'au Havre) se (re)structurerait ainsi autour d'un archipel de lieux, anciens, refondés ou à venir. Certains d'entre eux seraient un aménagement des flux, d'autres constitueraient une réponse réactive à ces flux, d'autres encore des propositions les déniant. Un archipel ouvert et contrasté de lieux, tous pénétrés par un même enjeu culturel, voire artistique, un maillage de lieux permettant de faire le lien entre le dedans et le dehors et donc de rétablir une culture des limites et de la proximité. Si cette promesse métropolitaine est avant tout un acte de communication pour encourager les habitants à se projeter et à espérer, à croire et à accepter, elle n'en révèle pas moins l'esprit d'une époque. Ces lieux interreliés de la métropole du 21ème siècle sont ainsi ceux de la mobilité, de l'hospitalité, de la fertilité, de la virtualité, de la culture et des

loisirs, mais aussi ceux de la consommation et de l'engagement démocratique ou créatif. Autant de lieux accompagnés par la volonté publique qui se relient au gré de parcours, d'itinéraires plus ou moins déterminés par des cartes qui les géolocalisent au risque parfois de les résumer en autant de points ou de têtes d'aiguille colorées.

Lieux de la mobilité

Les gares sont au cœur du développement métropolitain qui s'appuie sur la capacité de mobilité de chacun : 50 à 60 gares devraient relier en 2025 les pôles urbains du Grand Paris et mieux les connecter aux réseaux internationaux. Ces gares ne sont plus simplement des espaces de transit, vouées à la circulation : elles se veulent lieux à part entière. Elles ne sont plus des cathédrales de l'industrie ou de simples portes d'accès comme elles le furent au 19ème siècle mais sont qualifiées comme des lieux de communication, reliant l'échelle locale à l'échelle métropolitaine, offrant une diversité de services au quotidien, de commerces mais aussi d'activités culturelles (de l'animation à l'exposition, du concert au débat). Les gares de demain favoriseraient, de là, les moments de rencontre et de partage. Ainsi, si les gares sont bien des lieux qui répondent à la logique des flux, elles s'efforcent dans un même temps de les déjouer momentanément, de s'humaniser en donnant du temps culturel mais aussi de consommation à partager entre deux déplacements.

Lieux de la fertilité

Les éco-lieux et autres lieux de la fertilité que sont les jardins partagés, les fermes urbaines, les éco-quartiers ne sont pas tant des écrins verts que des lieux créés pour se partager et s'ouvrir au monde: ils ne sont plus pensés comme des enclos protecteurs mais traduisent une approche de la nature urbaine en termes de biodiversité et donc d'écologie urbaine. Ces lieux symboles d'une ville durable se proposent de revaloriser la place de la nature dans la ville et articulent symboliquement différentes échelles, celle de la proximité vécue et celle de la planète à préserver. Ils sont énoncés comme autant d'œuvres communes, reposant sur une responsabilité partagée, comme des écosystèmes où ensemble on sème, cueille, plante, se relie au vivant, aux saisons et à la planète. Des lieux où l'on cultive ensemble remplissant notre responsabilité planétaire : les fermes urbaines autogérées par les habitants, garantissant l'autosuffisance alimentaire en sont un exemple parmi d'autres.

Lieux de l'hospitalité et de la convivialité

La métropole ouverte sur le monde renouvelle de même les lieux de l'hospitalité et de la communication sociale. Aides et politiques publiques soutiennent aujourd'hui la création et la rénovation des cafés et des hôtels dans les grandes villes. Ces lieux qui dans un même temps préservent et permettent le déploiement de nos intimités (ou plutôt extimités) dans la ville. Il s'agit de les rendre plus esthétiques, plus conviviaux et plus amènes. Ces lieux marchands mais repensés en termes de développement des territoires offrent au visiteur ou au touriste des cadres, voire des scènes pour des interactions sociales éphémères et sans risque, intenses mais souvent sans autre engagement que celui de la conversation libre.

L'hospitalité spatialisée ce sont aussi les espaces et les lieux publics qui accueillent nos passages et nos regroupements, invitent les artistes, par leurs œuvres, à y faire lieu. Ce n'est pas nouveau. Évoquons ainsi deux œuvres récentes qui font lieu dans la ville et proposent aux passants de se poser, de se croiser, entre Beaubourg et l'IRCAM : *l'Écoute* de Henri de Miller et la *Fontaine Stravinsky* de Jean Tinguely et de Niki de Saint Phalle. Mais aujourd'hui l'effort culturel et artistique des opérations d'aménagement des lieux et des espaces publics s'accentue : ainsi en est-il du futur réaménagement des berges de la Seine, ce "fleuve retrouvé", ce "ruban bleu pour recoudre le territoire"[8]. Cinéma sur l'eau, cafés, lieux de loisirs devraient bientôt agrémenter ce nouveau lieu de promenade.

Lieux de la culture, institutionnelle et alternative

Les lieux de la culture et le développement culturel des lieux sont au cœur des scénarios de la métropolisation. La culture investit tous les lieux de la métropole : qu'ils soient nouveaux, requalifiés ou recomposés, ils deviennent pour les villes et les quartiers des attributs dits d'attractivité. Des lieux ordinaires sont transfigurés par des programmations culturelles inédites. Des lieux inédits portant des projets culturels originaux cherchent à sortir de l'opposition centre et périphérie constitutive de la ville reçue en héritage.

Ainsi en est-il déjà du Musée du Mac Val (www.macval.fr) qui a installé l'art contemporain dans une ville sensible de la périphérie, Vitry, et préfigure d'autres musées et lieux intégrant l'art contemporain au cœur des territoires socialement défavorisés. Ainsi cette Maison de Banlieue (www.maisondebanlieue.fr), la première d'une série, qui se propose de révéler des lieux ordinaires voués à l'oubli, de les patrimonialiser en impliquant les habitants : cette maison, emblème de l'intégration culturelle des banlieues au processus de métropolisation, se veut une réponse, évidemment partielle, à la ségrégation historique de ces territoires, nés à l'ombre de la ville capitale. Ainsi ces médiathèques qui naissent aux lisières de Paris, soucieuses de leur environnement proche mais aussi un peu plus lointain[9] : leur action culturelle dépasse les frontières institutionnelles et sociales et renouvellent les conditions nécessaires pour l'acquisition et la diffusion des savoirs, pour des apprentissages culturels ouverts sur la Cité en transformation. Les médiathèques, ces lieux des liens par excellence condensent les valeurs d'une métropole de la culture et de la connaissance.

Effacer les césures et les cicatrices urbaines, transgresser les frontières, c'est aussi l'ambition de nouveaux lieux passeurs comme le Cirque électrique (La Dalle aux Chapiteaux, 2011) et le Cinéma Étoile Lilas, miniplexe d'art et essai. Deux lieux qui se côtoient la Porte des Lilas, installés au dessus du périphérique qu'il s'agit de gommer pour mieux relier culturellement l'Est Parisien aux villes populaires proches et donc franchir la ligne de démarcation entre Paris et sa banlieue.

Après celles de La Villette, les *Folies* de la métropole Lilloise créées en 2004 à l'occasion de la désignation de Lille comme *Capitale Européenne de la culture*, témoignent de cet effort à reconnaître, face aux lieux institués de la culture, la nécessité de lieux alternatifs, de lieux *off* valorisés pour leur créativité, leur ambition à la fois culturelle et sociale et leur ouverture sur leur quartier. De même, les friches culturelles créées dans les périphéries et dans les interstices de la plupart de nos grandes métropoles françaises et européennes sont exemplaires. Nées de la transformation de lieux industriels en lieux artistiques, elles ouvrent ainsi leurs portes, valorisent l'entraide, favorisent des évènements co-construits avec les habitants : elles s'énoncent comme autant de lieux de la régénération urbaine. Leur nom témoigne souvent de la charge symbolique qui les investit : Main d'œuvre, Lieu unique, La Condition Publique, Le Point Éphémère, La Belle de Mai, L'Antre-peaux-Emmetrop… La dénomination et l'adresse de ces friches constituent autant de signes de reconnaissance. L'histoire d'un lieu commence par sa nomination : son nom révèle, modèle le lieu et, de là, le fonde.

Tout comme les squats tolérés et les scènes alternatives ponctuent nos quartiers d'invitations à la rêverie et à des lieux "autres", en contrepoint : La Bellevilloise, La Maroquinerie, Les Métallos, etc., sont des lieux culturels dont le projet est autant de proposer des programmations originales que de revaloriser les liens sociaux par les cafés, les restaurants, les espaces de débats qui se greffent autour de leurs scènes.

La promesse de métropole c'est aussi cette proximité assumée entre les lieux culturels et les lieux récréatifs et sportifs : le passage de l'un à l'autre participe du renouvellement des paysages urbains. Dans les brochures touristiques le Grand Stade de Saint-Denis est relié à la Basilique, devenant l'un des monuments les plus visités de la métropole. Les lieux de la performance et des grandes messes sportives tels ceux créés pour les JO d'Athènes, de Pékin ou de Londres sont des attributs incontournables des villes monde de demain. Des lieux de communion, d'enthousiasme collectif et d'émotions éphémères qui témoignent pour certains d'une certaine tribalisation de la société, d'une quête d'enchantements (c'est-à-dire de suspension de l'incrédulité). Lieux de loisirs, lieux favorisant des comportements ludiques : un trait marquant des projections métropolitaines. La rencontre de la culture et du ludique augure non seulement de nouveaux lieux mais aussi d'une critique des catégories en place de la culture. Le ludique permet d'échapper momentanément à la réalité pour faire entrer dans un monde imaginaire, un moment de dépense : ces lieux participeraient ainsi d'une régulation des tensions sociales et d'un désir de retour à la communauté.

Des temps et des lieux de la festivité

La démultiplication des festivals métropolitains actualise cette tendance : un festival s'appuie sur une sélection de lieux, que l'évènement relie et valorise pour un temps donné. Sélection qui évolue et souvent se densifie au fil des années et de

l'évolution de la programmation du festival : les lieux mobilisés permettent au projet culturel de s'ancrer, de s'inscrire dans la proximité, de créer des communautés émotionnelles ponctuelles, réunies au présent autour d'un spectacle, d'une intervention, d'une performance artistiques. Réciproquement, le projet culturel permet aux lieux de s'ouvrir à d'autres formes d'investissement collectif, à révéler leur dimension esthétique et artistique mais aussi leur capacité à accueillir des festivaliers et des émotions communes. Parfois les contenus culturels importent peu : c'est cette rencontre en un lieu et cette mise en présence autour d'un spectacle qui créent une communion affective éphémère voire des liens plus approfondis et durables.

Les festivals sont souvent au service de politiques de développement territorial par la culture (au risque d'une instrumentalisation). Au-delà de la qualité de leur programmation, ils veulent révéler la ville et ses lieux (notamment méconnus, invisibles, en voie de patrimonialisation) : des parcours entre des lieux sélectionnés se dessinent, faisant du festival et des fêtes en général non plus des temps de rupture, de détournement de l'ordre social mais bien une recherche de cohésion territorialisée, des temps hors temps qui répondraient à une division sociale. L'actuelle mise en scène festive de nos villes (notamment lumineuse et sonore) valorise des rapports conviviaux et agréables, des contacts humains offrant le spectacle d'une société unie. Mises en scène dont on comprend bien l'importance politique, dans une société où la peur des fractures sociales et de la récession prend de l'ampleur. La festivité devient permanente : l'année durant, les lieux se font tour à tour scènes, décors, objets festifs, permettant des identifications collectives, des sociabilités éphémères.

Parmi ces festivals, ceux des Arts de la rue vont plus loin : des compagnies aux noms évocateurs (*Prométhée*, *Sens Dessous Dessus, Ilotopie* ou encore l'*A.N.P.U.*[10] - l'Agence Nationale de Psychanalyse Urbaine qui dit vouloir coucher les villes sur le divan, détecter les névroses urbaines, proposer des solutions thérapeutiques adéquates…) investissent la ville, la scrutent sous toutes ses coutures. Par leurs propositions artistiques et récréatives, elles cherchent à provoquer de la surprise, de l'insolite, de l'inattendu mais aussi de la réflexivité critique. Il s'agit pour ces compagnies de susciter des rassemblements moins émotionnels qu'émancipateurs, d'éveiller la conscience des habitants, de questionner les espaces faisant problème, d'en modifier la perception. Ces compagnies mettent à l'épreuve les lieux des villes (notamment sur les marges et les interstices), faisant de la métropole une scène d'apparition et de contestation ludiques, de création de lieux et de temps éphémères contenant pour un bref moment les questions et les doutes d'une société en mutation[11].

Liens éphémères qui font lieux

Aujourd'hui, une diversité croissante de rassemblements plus ou moins institués se déploie dans la ville et en ces lieux. Ainsi les *flashmobs*, notion dont l'anglicité dit l'universalité du phénomène. Une *flashmob* est une foule de personnes qui se rassemble dans des lieux de la ville (des gares, des places, des musées, des églises) pour faire lieu ensemble de manière très éphémère et plus ou moins chorégraphiée. Elle se regroupe à partir d'un simple message reçu, envoyé via une liste de diffusion, donnant l'heure et le lieu de rassemblement sur le prétexte de diverses motivations : manifester un désaccord sur un mode ludique, délivrer un message de joie, surprendre par l'insolite d'une revendication ; mais aussi révéler autrement les lieux, les sites, valoriser la surprise, l'inattendu, signifier une communauté autonome de participants. À la fin d'une *flashmob*, cette foule éphémère qui compose une présence collective de manière temporaire, consulte souvent les photographies de l'évènement qui ont été immédiatement postées en ligne.

Les *urban mobs*[12] (le mot n'est pas plus traduit que celui de *flashmob*) s'inscrivent dans une même perspective. Ce sont des foules urbaines et localisées, cartographiées pour observer leurs modes de regroupement. Leurs mouvements sont captés par le biais des connexions téléphoniques et Internet des individus qui composent cette multitude (via leur mobile) : de lumineuses cartes numériques prenant en temps continu le pouls de la ville nous révèlent ainsi les contours de leurs rassemblements localisés dans un lieu donné (notamment lors d'un évènement : concert, match, grande manifestation). Ces cartes à la fois belles et inquiétantes traduisent de même la place des cultures numériques dans l'observation des manières de faire lieu ensemble pour un temps éphémère.

Flashmob et *Urban mob* participent de l'événementialisation croissante de la ville, qui donne à en lire et à en vivre autrement les lieux. Les lieux de la métropole à venir ne sont donc pas nécessairement tangibles et bâtis : ils peuvent prendre forme éphémère au fil de ces rassemblements de corps qui veulent faire lieu et signifier de manière ludique l'être ensemble.

Lieux virtuels et jeux numériques

L'étude des relations de complémentarité, d'opposition, de substitution entre les lieux numériques et les lieux physiques, entre les lieux virtuels et les lieux dits réels intéresse les réflexions sur la métropolisation (c'est un axe des recherches en sciences de l'information et de la communication). La métropole de demain se veut numérique, fondée sur des « *solidarités commutatives* »[13] qui se jouent à une échelle tant locale que mondiale. En ces lieux publics, se déploie une diversité d'écrans (qui distraient nos attentions, nous détournent souvent de l'autre qui nous côtoie) et de bornes numériques, faisant de ces lieux des sources et des terminaux de contenus.

D'autres lieux dédiés aux pratiques médiatiques ordinaires nous invitent à penser plus avant la métropole comme celle du partage. Les web cafés, les "espaces culture multimédia", les espaces numériques de la décennie passée ont amorcé cette tendance. L'actuel déploiement de *labs*, de *smart labs*, de *living labs* (labellisés à une échelle européenne voire mondiale) constitue une nouvelle étape de l'inscription des cultures numériques dans notre quotidien. Ces lieux de création et de production numériques ne sont pas des entreprises mais des lieux ouverts au public. Ils participent de la logique des flux mais n'en sont pas moins des lieux où le partage se fait autour de l'apprentissage de logiciels, de langages informatiques, de créations multimédias, individuelles ou collectives, ou de pratiques numériques plus triviales. Des lieux où l'opposition entre l'ici et le là-bas s'épuisent.

Les cultures numériques font évoluer nos rapports aux lieux et nos manières d'y faire lien : le mobile qui nous amène à tenir dans des lieux publics d'intenses conversations intimes avec des personnes qui ne sont pas là favorise-t-il ainsi des liens sans lieu ? L'adresse IP sera-t-elle privilégiée à terme sur notre adresse géographique ? Les bibliothèques, les universités virtuelles vont-elles rendre obsolète la présence du documentaliste ou du professeur et faire disparaître les lieux de l'éducation ? Les réseaux sociaux, qui mettent en lien et relient sans assise spatiale physique, encouragent-ils l'isolement et l'évitement de la présence de l'autre ou préparent-ils en fait à des rencontres effectives plus intenses ? Les géo-tags résument-ils les lieux à des étiquettes numériques plus ou moins loquaces ? Les opérateurs numériques ont déployé toute une rhétorique pour dire cette rencontre des lieux et des cultures numériques : lieux augmentés, milieux pervasifs, lieux virtuels sembleraient devenir les emblèmes des datas villes, des @villes, des cités numériques de demain.

Les jeux de géolocalisation en ligne nous renseignent sur la tension entre lieu virtuel et lieu réel, sur les médiations numériques de nos lieux quotidiens. Ainsi le géo-caching[14], nouvelle forme de chasse au trésor qui passe par la médiation d'Internet et du GPS (système de positionnement par satellite) est un exemple du rapport aux lieux que les cultures numériques peuvent induire. Ce jeu qui se développe à l'échelle du monde nous invite à chercher des trésors dans des lieux insolites ou ordinaires, appelés géo-caches ou cache. Se développant au rythme du taux d'équipement en système GPS mais aussi de l'envie des utilisateurs de détourner celui-ci de leur utilisation première, ce jeu incite les internautes à sortir pour partir à la recherche d'un lieu précis, appelé géo-cache ou cache, où un trésor les attend (en fait une boîte hermétique dans laquelle se trouvent des objets sans valeur).

Ce jeu envisage, lui aussi, les lieux vus d'en haut, au détriment de la perspective et de leur épaisseur (des lieux têtes d'épingle qui constituent autant de points et de nœuds indifférenciés). Ces jeux réduisent-ils les lieux à de simples caches ? Ou sont-ils des passeurs pour inviter à la visite ? Incarnent-ils la rencontre entre archaïsmes et technologies, insouciance et responsabilité (celle d'entretenir le jeu), ludisme et connaissance, propre à notre époque ? Seule l'étude des pratiques apporterait des réponses tangibles.

Le ludisme est certes une nouvelle forme de contrôle social, qui dérive l'attention, distrait des problèmes mais c'est aussi un moyen d'activer, de mettre à l'épreuve. Sans doute est-ce pour cela qu'on parle aujourd'hui plus d'"expériences"

(culturelles, sportives, ludiques) que de “pratiques”. L’expérience tout comme le jeu est active, épreuve de soi mais aussi apprentissage, connaissance, prise de risque. À travers elle, on agit sur le monde, seul ou ensemble.

Lieux de consommation et lieux de la démocratie : du consommateur au citoyen… et réciproquement

La métropolisation c’est aussi une tension croissante entre lieux de l’échange marchand et lieux publics, la recherche d’un équilibre entre les lieux de la consommation et ceux de la construction d’une communauté démocratique. Dans un contexte de concurrence tout à la fois économique et culturelle, ces territoires métropolitains se renouvellent autour d’une “économie créative” pour laquelle l’offre de lieux tant marchands que publics constitue un attribut.

De par le monde les marques, les grandes enseignes, les lieux marchands aux ambiances rassurantes scénarisées par les designers investissent les grandes villes et leur périphérie : ce n’est pas nouveau mais la tendance s’amplifie. De nouveaux pôles urbains, associant commerces et loisirs dans des espaces circonscrits, s’installent dans des quartiers en rénovation (ainsi *Bercy Village*). D’immenses bulles marchandes fleurissent aux marges des villes (pour exemple le récent *Millénaire* à Aubervilliers). Les liens prescrits par ces lieux marchands - le shopping et la déambulation - peuvent *a priori* apparaître de faible intensité… L’exemple des *malls*, en marge des villes américaines, qui peuvent intégrer près de 600 boutiques, 20 à 30 restaurants, 10 cinémas voire même des hôtels faisant du *mall* une destination touristique à part entière est sans doute extrême, mais il peut éclairer l’émergence actuelle dans nos villes européennes d’autres bulles marchandes, dédiées au bien être du corps, à la réassurance morale, au déni des contraintes urbaines, voire à de douces régressions éphémères. Lieux de petits cultes intimes au détriment de liens sociaux à part entière.

Dans un même temps et comme en contrepoint, les lieux de la démocratie renouvellent leur forme, leur rituel, leur manière de fabriquer de la participation, de la consultation et de la concertation. Ces lieux, que sont ainsi les *Maisons des associations*, les *Maisons des pratiques amateurs*, les *comités de quartier* et autres lieux de coproduction de la ville, suscitent un renouveau théorique : ils sont envisagés

comme des dispositifs susceptibles de renforcer les engagements autour du devenir de la ville, de ses quartiers. Comment permettre en ces lieux des liens continus entre les habitants réunis et ainsi conforter leur engagement autour du devenir de la ville ? Comment repenser l’ensemble des liens qui unissent l’individu à la collectivité en passant par la création de lieux et de temps permettant l’investissement dans la vie sociale ? Nombre de politistes mais aussi d’anthropologues du politique étudient aujourd’hui les formes de gouvernance partagée de la métropole à venir et les lieux de son partage.

Dans un même souci d’ouverture démocratique, la pratique des Portes Ouvertes (des lieux du patrimoine, de la création, de l’art et de la culture) est moins anodine qu’elle ne paraît. Évoquons celles des Ateliers d’artistes (encouragées par les mairies) : l’artiste ouvre son lieu, ce lieu de création et d’intimité de la création qui devient, pour un moment, lieu public ouvert au lien ; l’atelier se fait scène d’exposition mais aussi de rencontres et d’échanges. La création s’y révèle et discute : l’Atelier forge le lien. En cela, les Portes ouvertes sont des médiations aux lieux, ouvrant à leur interprétation et à celle de ce qu’ils contiennent.

Le déni des lieux de la souffrance

Pour autant, les promesses étudiées n’évoquent guère les lieux de l’illicite, les zones d’exclusion, de pauvreté, de vulnérabilité relationnelle et de souffrance qui pourtant s’amplifient dans nos sociétés. En cela, elles témoignent d’une euphémisation des réalités sociales. Les discours d’accompagnement de la métropolisation (dont nous

avons pointé la rhétorique de la réparation, de la régénération, de la refondation), ne seraient-ils ainsi qu'au service d'une utopie lumineuse mais quelque peu inhumaine. Des discours semblent être ceux d'un certain déni et de l'enchantement intensifiés par des images et des fictions propre à notre société médiatique. À qui s'adressent ces promesses ? Pour qui sont-elles bonnes ? Que disent-elles des liens qu'elles voudraient susciter, faciliter ? Les textes étudiés ne donnent guère de réponses tangibles.

3. Des images de lieux à leur narration : faire lien par la mise en récit et par la médiation

Dans ce 3ème temps, il s'agit de dépasser cette liste (non exhaustive), d'évoquer ce qui rassemble et ce qui différencie ces lieux, non plus à partir de l'approche extérieure et en surplomb des architectes mais de celle plus intérieure suggérée par les sciences sociales et par les arts : du lieu vu de haut au lieu vu de l'intérieur, à habiter et à partager que ce soit de manière durable ou éphémère. Des questions plus que des réponses motivent cette partie : pourquoi ces lieux privilégient-ils l'hybridité ? Dans quelle mesure sont-ils à la fois soumis aux logiques marketing et sources de possibles utopies réalisables ? Que révèle cette idée d'archipel de lieux sur le devenir mobile des individus ? Comment une mise en récit partagé des lieux peut-elle épuiser et déjouer les imageries présentées ? Dans quelle mesure peut-elle initier en ces lieux des médiations créatives ?

L'hybridité : une forme de rafraîchissement culturel ?

Nombre des lieux évoqués se renouvellent ou se créent en se faisant hybrides : à la fois café et librairie, hôtel et lieu d'exposition, gare et lieu d'animation culturelle, les lieux dialoguent entre eux, décloisonnent pratiques et usages, créent des passages entre leurs activités (réaffirmant leur dimension communicationnelle si ce n'est relationnelle). Tous ces lieux qui apportent un soin à leur accueil, à leurs espaces communs et de transition (entre recherche d'isolement et regroupement), se veulent de communication, de discussion, de sociabilité : ce sont des lieux intermédiaires. Leur mise en image serait-elle le signe d'une tentation : celle de rapprocher des liens jusqu'ici pensés séparément, à savoir les liens interpersonnels, les liens économiques, les liens civiques, les liens de la solidarité… des liens qui ont leurs lieux propres mais si l'on croit ces images, pour combien de temps encore?

Promesses stratégiques de lieux ou formes de résistance culturelle ?

Ces promesses visuelles qui valorisent le caractère d'innovation et de créativité de ces lieux (sans véritablement expliciter ces processus) montrent peu les liens et les interrelations qui s'y joueraient. Cette effervescence visuelle de lieux cosmétisés, "à voir", à "ne pas manquer", ne répondrait-elle qu'à une stratégie marketing ? Les grandes métropoles qui s'évertuent à apparaître sur l'échiquier des villes monde, chercheraient-elles avant tout en démultipliant ces images de lieux à se forger une réputation face aux autres ? La profusion croissante de lieux inédits et créatifs viserait-elle avant tout à inscrire les métropoles dans les classements et les labels internationaux qui se multiplient, les notant et les évaluant, établissant des hiérarchies entre elles et dont les enjeux sont ceux de l'attractivité et de la compétitivité, de l'offre et, donc, du nombre ? Ces lieux ne seraient-ils pas avant tout des scènes d'exposition de valeurs et d'attributs plus que des lieux publics et de rencontre ? L'effort à publiciser ces lieux, à les situer et les localiser par des cartes, à les décrire et à les classer en autant de répertoires et d'inventaires, semble appuyer cette hypothèse. Dans un même esprit, la constitution par les missions cinéma des grandes villes de catalogues de lieux destinés aux producteurs de cinéma en quête de lieux de tournage fait ainsi des lieux des produits et des signes à valeur économique, oubliant les vies qui les habitent et les parcourent.

Des lieux de condensation aux lieux de compensation

Pour autant, le caractère parfois fantasmatique de ces lieux suggère une autre approche : ces lieux ne chercheraient-ils pas effectivement à endiguer, à s'imposer comme ressources pour contenir nos solitudes errantes, ré-ancrer et densifier nos quotidiens ? Ne voudraient-ils pas conjurer tant bien que mal les risques de banalisation et de standardisation liés à la mondialisation ? Ces lieux reliés, qui relient à d'autres lieux plus lointains, peuvent-ils faire évoluer nos formes de vivre ensemble ? Peut-on attendre d'eux des liens

riches et des solidarités fortes même si éphémères ? En suscitant des effervescences et des émotions collectives, des liens fondés sur la communion, peuvent-ils se faire identitaires ?

Des lieux de la mondialité ?

Cet archipel de lieux, tout à la fois de la similitude et de la différence, joue entre les échelles territoriales. Ces lieux qui oscillent entre nominations locales et appellations anglo-saxonnes seraient-ils autant ceux de la mondialité que de la métropolité (après l'urbanité), ceux d'une conscience de l'unité politique de l'humanité et ceux d'un souci de relier le local au planétaire ? Dans la continuité des musées ethnographiques et des civilisations, des Cités ou Palais des cultures du monde, ces lieux (pour la plupart du quotidien) ne seraient-ils pas autant des symboles d'une mondialisation culturelle, en reliant le proche et le lointain ?

L'archipel : de lieu en lieu, parcours et découvertes des grands territoires

Les cartes et les techniques de géolocalisation, précédemment évoquées, laissent penser que "l'entre lieu", que le "chemin faisant" (entre les lieux) deviennent peut-être plus importants que les lieux eux-mêmes. Le choix ostentatoire de lieux que propose la métropole en devenir serait-il privilégié sur la capacité de chacun d'entre eux à susciter des liens réfléchis et des expériences humaines émancipatrices ? La quête de lieux à découvrir (propre au touriste) deviendrait-elle le fondement de la condition métropolitaine, moins sensible à la profondeur du dialogue à la qualité de la prise de parole en ces lieux qu'au parcours qui les relient ?

La métropole est ce grand territoire ouvert, instable et composite, qui invite à le parcourir pour relier les fragments qui la composent : la mobilité, ce mot d'ordre contemporain, participe de la condition métropolitaine promue à travers le monde et joue ainsi sur les lieux, leur nature et leur esprit. Prétexte au déplacement, à l'investissement ludique et émotionnel, ces lieux à visiter ne risquent-ils pas de se résumer en des signes trop attendus, en de simples nœuds interreliés ? Vivre la métropole serait-ce donc aller de lieu en lieu, comme le touriste mais aussi comme l'internaute navigue sur son ordinateur, de site en site, de lien en lien ? Le métropolitain serait-il avant tout un marcheur, voué au culte de la mobilité ? Serait-il ce passant nomade et sédentaire, plus arpenteur que flâneur ? La collection de lieux, vus plus que véritablement vécus, visités plus que pratiqués, de lieux évoqués sur les blogs ou illustrés sur les plateformes photographiques, témoignera-t-elle demain de nos appartenances métropolitaines ?

Récits, fables et légendes de lieux… de la médiagénie à la narrativité

Pour autant, la mise en tourisme de nos lieux et de nos temps de vie renforce leur narration et leur récit. Ainsi les guides touristiques ne se contentent pas d'illustrer ces lieux mais en réécrivent et commentent sans cesse l'agencement et les singularités ; ils diversifient leurs choix narratifs et mettent en intrigue des lieux. Renouant avec une approche phénoménologique, certains d'entre eux invitent même les visiteurs à raconter leurs expériences individuelles et leurs manières de pratiquer, d'investir ces lieux[15]. Ainsi confortent-ils leurs cadres d'interprétation.

Un lieu n'existe pas sans récit[16] et ce récit ne saurait être unique et univoque, dépendant simplement d'instances extérieures : ces promesses de lieux resteront lettres mortes si ceux-ci ne cultivent pas eux-mêmes au quotidien leur épaisseur narrative, s'ils n'entretiennent pas une histoire qui les rend habitables, s'ils n'incitent pas à des écritures multiples au plus près des expériences qu'ils favorisent. Pour que l'espace devienne lieu, il faut le nommer, en raconter l'histoire et la légende, mais aussi le quotidien l'ouvrir aux interprétations et aux commentaires.

Les lieux de la métropole sont et seront de plus en plus racontés et écrits, pris dans une polyphonie de discours : ceux qui les fabriquent et aménagent (architectes, urbanistes, paysagistes, designers, scénographes), ceux qui les gouvernent et les administrent (élus, gestionnaires), ceux qui les observent et théorisent (chercheurs : géographes, ethnologues, sémiologues,…), ceux qui les publicisent et valorisent (les médias), ceux des acteurs patrimoniaux ou marchands qui les culturalisent, ceux encore des personnes ordinaires qui disent les lieux vécus ou parcourus à l'occasion d'ateliers d'écriture, par l'envoi de photographies ou de vidéos sur des plateformes dédiées (telles *Panoramio* ou *Flickr*). Les individus démultiplient les photos des lieux où ils vivent, qu'ils traversent et visitent, ils les postent via leur portable sur leur

blog ou sur ces plateformes, non seulement pour les exposer mais aussi pour en permettre la discussion et le partage. Autant de sources qui participent d'un travail diégétique distinguant chaque lieu par des regards singuliers et des histoires particulières. La photo fait lien, elle est une médiation à part entière qui révèle le sens intime des lieux.

Tramer les lieux à l'aide de mots, d'images, de témoignages garantit l'approfondissement de nos liens à ces lieux. Permettre aux habitants de les vivre avec le sentiment d'étrangeté que la poésie est capable d'apporter semble une condition à leur investissement et à leur compréhension sensibles, à la confortation de leurs assises spatiales, au plus près de la « *chair du monde* »[17]. Des récits qui créent non seulement de la réputation mais écrivent la chronique, la légende, la fable des lieux. Pour que le lieu fasse lien, il faut y entrer, se faire poète ou ethnologue, le rendre lisible et représentable, via des noms, des légendes, des histoires petites ou grandes. La culture des lieux passe par le récit, par la narrativité et donc par la capacité à les raconter, à s'y raconter individuellement et collectivement.

De la narration à la médiation des lieux

Un lieu n'est pas qu'un point géolocalisable, n'est pas qu'une adresse mais bien le cadre d'expériences vécues et partagées, d'engagements sensibles ou militants. Un lieu n'existe que par la qualité des liens qu'il suscite, par la profondeur des rencontres qu'il permet, par les médiations qui s'y déploient. La question de la médiation semble absente des promesses évoquées : pourtant c'est bien l'intelligence des médiations qui permettra de dépasser en ces lieux le simple contact ou la co-présence, de transformer le côtoiement en rencontre, le passage anonyme en lien durable[18]. Le lieu est la condition même de l'habiter en ce qu'il procure un sens au fait d'être quelque part et avec d'autres, en ce qu'il constitue un temps qui prend forme, en ce qu'il permet de rétablir de la permanence, des habitudes, de la mémoire. Et pour que le lieu persiste dans nos sociétés de la mobilité, il aura besoin de passeurs, d'intermédiaires, de médiateurs pour les faire vivre, en signifier la différence et en permettre l'interprétation et le partage.

Le lieu, forme par excellence de la socialité ?

Ces images de lieux veulent tourner des pages, sortir des différentes catégories du passé, de l'avant. Les lieux réinventés et leur vitalité permettraient ainsi de renouer avec le sentiment utopique et ses potentialités infinies de transformation du monde. Ces lieux qui se disent réparateurs (pour reprendre le singulier vocabulaire de la réparation et du ménagement des grands projets urbains) seraient donc des formes potentielles de la socialité, cherchant sans s'y enfermer à rétablir une éthique de la proximité, un attachement au proche et au concret tout en assumant le lointain et l'absent. Aux sciences sociales mais aussi aux écrivains et aux artistes de questionner plus avant ces lieux dont le répertoire s'enrichira encore et qui, pour l'instant, nous parlent de liens plus volatiles et abstraits que singuliers et vécus. À chacun de nous de penser et de rêver des lieux clairières plus que refuges pour habiter ces grands territoires que l'on nous promet. Ainsi la métropole qui advient devra autant à l'évolution de nos imaginaires collectifs et de nos représentations individuelles qu'aux apports de la science. Cet investissement public des lieux nous dit une volonté de créer une conscience commune. Remettre en cause nos manières de vivre, faire naître à travers ces lieux de nouveaux gestes, de nouveaux comportements, cela ne se fera pas sans l'inventivité sociale des habitants, garante de l'attachement et de l'ancrage aux lieux. D'arpenteur pressé, l'individu métropolitain se fera-t-il de plus en plus conteur et narrateur, approfondissant et personnalisant son rapport aux lieux, ceux du passé, ceux de son actualité, ceux qui adviennent ?… tous ces lieux où il déploie confidences et connivences, projets et romances, désirs et secrets.

La métropolisation est donc un processus complexe qui s'élabore au fil d'une mise en réseau de lieux, durables ou éphémères, mais aussi d'images et de narrations encore hésitantes : envisager les liens qui s'y tisseront et s'y forgeront, réfléchir aux formes multiples et inédites de l'habiter qui s'y déploieront, en favoriser la mise en récit, autant d'actes qui permettront sans doute de convertir ces promesses en des engagements tangibles et en des expériences dialoguées.

En guise de conclusion

… Relisons Italo Calvino qui nous invite, indirectement, à relativiser ces promesses de villes trop visibles :

« Il n'est pas dit que Kublai Khan croit à tout ce que Marco Polo lui raconte, quand il lui décrit les villes qu'il a visitées dans le cours de ses ambassades ; mais en tout cas l'empereur des Tartares continue d'écouter le jeune Vénitien avec plus de curiosité et d'attention qu'aucun de ses autres envoyés ou explorateurs. Il y a un moment dans la vie des empereurs qui succède à l'orgueil d'avoir conquis des territoires d'une étendue sans bornes, à la mélancolie et au soulagement de savoir qui bientôt il nous faut renoncer à les connaître et les comprendre (...) », *Les villes invisibles*[19].❐

[1] Cet article est issu d'une conférence qui s'appuyait sur un corpus d'images choisies qui ne seront ici qu'évoquées.

[2] **CALVINO I.**, *Les villes invisibles*, Paris, Le Seuil, 1972, p.188

[3] Entre autres : *Le grand pari(s), consultation internationale sur l'avenir de la métropole parisienne*, AMC, Le Moniteur Architecture, 2008. L'ensemble des publications des 10 équipes réunies autour des architectes (voir le site de l'AIGP, www.ateliergrandparis.com). Le rapport Janicot publié à la Documentation Française (http://danieljanicot.wordpress/2012/02/15/rapport-sur-la-dimension-culturelle-du-grand-paris-2/). *Les Cahiers de la Métropole*, Mairie de Paris.

[4] Les trois tomes consacrés aux *Lieux de mémoire*, sous la direction de Pierre Nora, Gallimard, (ré)éd. 1997. *Lieux de savoir*, sous la direction de Christian Jacob, Albin Michel, 2011. *Lieux de culture, culture des lieux. Production(s) culturelle(s) locale(s) et émergence des lieux*, sous la direction de Maria Gravari Barbas, Philippe Violier, Presses Universitaires de Rennes, 2003.

[5] **AUGÉ M.**, *Non lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Le Seuil, 1992.

[6] Michel Maffesoli, notamment : *La conquête du présent*, *Aux creux des apparences*, *L'ombre de Dionysos*, *Le temps des tribus*. **MONGIN O.**, *La condition urbaine, la ville à l'heure de la mondialisation*, Paris, Le Seuil, col. La Couleur des Idées, 2005. **DAVIS M.**, **MONK D. B.**, *Paradis infernaux : les villes hallucinées du néo-capitalisme*, Paris, Les prairies ordinaires, 2008. **DAVIS M.**, *Dead cities*, Paris, Les prairies ordinaires, 2009.

[7] Voir le catalogue de la consultation cité plus haut.

[8] *Paris, Métropole sur Seine*, Paris projet, n°40, Atelier Parisien d'Urbanisme, 2010.

[9] Ainsi les Médiathèques Marguerite Duras et Bagnolet.

[10] www.compagnie-promethee.fr / www.ilotopie.com / www.anpu.fr

[11] L'exemple de la compagnie *Ilotopie* est emblématique : elle multiplie les provocations dans la ville et ses quartiers, interpellant les passants dans les espaces et les lieux publics, envisageant la rue comme un lieu de braconnage.

[12] Voir les sites présentant cette pratique cartographique : www.urbanmobs.fr , www.fabernovel.com .

[13] **ASCHER F.**, *Métapolis ou l'avenir des villes*, Paris, Odile Jacob, 1995. Mais aussi **GUILLAUME M.**, « Société commutative : l'avènement de l'homme spectral », *Quaderni*, n°30, 1996.

[14] Le site de ce jeu, né aux États-Unis en 2000, recense 1 800 000 caches actives et plus de 5 millions de géo-cacheurs dans le monde. En France, 43 000 caches actives ont été dénombrées en 2012. Le site *geocaching.map* (www.mides.fr) est dédié aux statistiques du géo-caching en France.

[15] Ainsi les guides de Paris et de ses environs destinés tant aux habitants qu'aux visiteurs font preuve d'une inventivité incessante. *Paris des écrivains*, *Paris disparu*, *Paris coquin*, *Où trouver le calme à Paris* : autant de titres invitant à des traversées et à des découvertes de lieux sélectionnés pour leur singularité, leur histoire plus ou moins anecdotique mais aussi pour les liens esthétiques, émotionnels, sentimentaux qu'ils favorisent.

[16] « La Métropole parisienne : entre récit, paroles et échanges », sous la direction de Dominique Pagès, *Quaderni*, n°73, 2010. Autour du Lieu, Revue Communications, n°87, 2010.

[17] **MERLEAU-PONTY M.**, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, Coll. Tel, réédition 2009.

[18] Cette question de la médiation et des médiateurs des lieux est d'autant plus vive que l'un de ses théoriciens, Jean Caune, universitaire et auteur de travaux sur la médiation culturelle fut aussi responsable de la maison de la culture de Chambéry entre 1982 et 1988.

[19] Op.cit, p.9.